

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

# LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

1897-1898. — 13ème année, No 9 — Mai

---

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre. — On est prié d'adresser toutes les communications à F.-A. BAILLAIRGÉ, Prêtre, Curé, Rawdon, P. Q. Canada. Le COUVENT ne paraît pas en juillet et août.

---

## JEUNES FILLES INUTILES

La jeune fille qui veut arriver à quelque chose, doit être quelque peu ambitieuse.

Nous n'énumérerons pas ici quelles doivent être ces légitimes ambitions.

Il en est une cependant qui en résume plusieurs autres.

\* \* \*

Le Divin Maître voulait que l'on coupât le figuier stérile, parce qu'il était *inserviable* !

*Etre serviable*, être utile telle, doit être la première, la nécessaire ambition de la jeune fille.

\* \* \*

Une statue, fixée sur son piédestal, rend peu de service dans une maison. Du moins peut-elle plaire aux regards. Dans tous les cas, on la poste de façon qu'elle ne nuise point. Il n'en est pas ainsi de la jeune fille inserviable. Elle pourra plaire un instant à l'étranger, mais elle sera désagréable en famille. Elle sera de plus un embarras, car une personne qui ne fait rien ne se gêne guère pour donner à faire.

“ Quand la marierons-nous ”. — “ Si nous pouvons un jour nous en débarrasser ! ” Voilà ce qui se dit dans la maison.

“ Cette bonne à rien ” ; “ Cet être inutile ” ; “ cette incapable ” ! Voilà ce qui se dit chez les voisins.

Quelles tristes appréciations !

Et cependant elles sont sincères dans la bouche de ceux qui les prononcent. Elles sont sincères, parce que mademoiselle est réellement une inserviable, une fille inutile.

Le nombre des jeunes filles inutiles augmente tous les jours. C'est un véritable fléau pour la société. Nous n'avons pas à rechercher les causes de cette monstruosité. Contentons-nous de la signaler pour le présent.

---

**Apparition récente et merveilleuse de l'enfant Jésus, par un témoin oculaire, le Révérend M. Clovis Thibault, curé de Saint-Joseph de Syracuse.**

(Traduit du *Syracuse Courier*, 6 avril 1898).

L'apparition récente et miraculeuse de l'Enfant Jésus, dans l'église Saint-Joseph de Syracuse, N.-Y. a vivement impressionné la population au loin, comme à proximité.

La statue, comme sous le nom de " l'Enfant-Jésus, miraculeux de Prague ", venait d'être installée dans l'église. Les fidèles furent invités à faire une neuvaine de prières au Divin Enfant et à la sainte Famille, en commençant les exercices des Quarante Heures.

Le Saint-Sacrement était exposé sur le grand autel. Le sermon du jour fut le commentaire des paroles de saint Jean : " Et le Verbe a été fait chair et Il a habité parmi nous ", ou, l'incarnation du Fils de Dieu, perpétuée dans la sainte Eucharistie : " Voici que je suis avec vous pour toujours, même jusqu'à la consommation des siècles ".

Le second jour de l'Adoration, l'Hostie consacrée continuait d'être exposée sur l'autel. Dans l'après-midi, deux enfants de chœur priaient dans le sanctuaire, lorsqu'une personne pieuse s'agenouillant auprès de la sainte table, conseilla tout bas, à l'un d'eux qui paraissait fatigué, d'être plus dévôt, en la présence de Dieu. ————— *ps. 7*

1) Plus de trente personnes, hommes, femmes et enfants ont vu l'Apparition et l'ont attestée.

Elle a été parfaitement visible de 3.30 heures environ à 7.30 heures du soir. Elle disparut graduelle-

ment, peu de temps avant la clôture des exercices du soir. L'obstensoire et les lumières restèrent dans la même position, mais on ne voyait plus que la sainte Hostie.

Je n'avais pas prononcé une seule parole de commentaire à ce sujet. A ma grande surprise, cependant, la nouvelle s'en est propagée avec la vitesse de l'éclair. Le lendemain matin, des centaines de personnes parlaient de l'apparition miraculeuse ; elle fut annoncée immédiatement par les journaux et produisit une profonde impression sur tous dans la ville et les localités environnantes. Les commentaires et les diverses versions, comme à l'ordinaire, n'ont pas fait défaut.

Maintenant, que devons-nous en penser ? Ce qu'il vous plaira. D'autres ont le même droit. Les faits sont là, évidents, bien établis, indéniables. Ne reste plus que la question : à quelle cause attribuer le prodige ?

X En élevant les yeux, l'enfant s'écria : " Oh ! regardez donc l'Enfant-Jésus " ; Son compagnon et l'instituteur de l'école du dimanche virent la même apparition avec grande surprise. L'attention des quelques personnes alors présentes dans l'église, se porta vers l'autel et tous virent la même chose : " L'image de l'Enfant-Jésus de Prague, sur la sainte Hostie, distinctement tracée, comme si elle était empreinte sur la sainte Hostie et réfléchié par une vive lumière en arrière.

Averti de l'étonnante apparition, je la vis comme les autres : Je l'ai observée avec soin, mais sans pouvoir m'en rendre compte. J'en étais, cependant, vivement impressionné. " C'est étrange " " me disais-

je ”, puis, sans prononcer d’autres paroles, j’attendais.

Les enfants de chœur retournèrent chez eux pour le souper, et revinrent bientôt, avec les autres enfants de chœur qui entrèrent avec précipitation dans l’église pour y voir le prodige. Tous le virent et s’écrièrent, à la fois : “ L’Enfant-Jésus ! ” (7)

Est-ce une illusion d’optique ? Si c’en était une, elle ne provenait pas d’une disposition particulière de l’organe visuel, puisque l’objet s’est manifesté aux yeux de tant de personnes.

Si elle a été produite par le luminaire, pourquoi l’apparition a-t-elle cessé, malgré que le luminaire, soit resté le même ? pourquoi la réflexion n’a-t-elle pas continué, sous les mêmes circonstances ?

De plus, comment expliquer la coïncidence qu’au dessus du maître autel, la réflexion représentait exactement l’image de l’Enfant-Jésus que l’on vénérât alors et qui se trouvait sur un autre autel en dehors du sanctuaire ?

Toute personne d’un bon sens ordinaire dira :

Il y a là quelque chose d’étrange, quelque chose d’étonnant, quelque chose d’inexplicable. Pourquoi ne pas dire quelque chose de *providentiel* ?

Mais, n’en restons pas là, car si l’on prend tout en considération, aucun catholique sincère ne devrait rougir d’admettre que l’apparition était surnaturelle et miraculeuse !

Dieu merci, j’y crois, Dieu en soit loué !

B. C. THIBAUT,

---

Aimer en souffrant et souffrir en aimant, oh ! la belle souffrance et le bel amour ! ( Le Saint ).

## HOMMES ET CHOSES DU JOUR

**GLADSTONE.** L'Angleterre perd en lui l'une de ses plus grandes illustrations. Sa vie forme une des plus belles pages de l'histoire contemporaine. Le " Grand vieillard " était universellement estimé.

**LA GUERRE.** Les belligérants font bonne contenance, de part et d'autre. Les Américains, fort bien armés, ont fait sauter les cuves des Espagnols dans la baie de Manille ( Iles Philippines ), ils n'ont guère réussi dans leurs diverses tentatives de bombardement à Cuba. La flotte espagnole de Cervera a joué les Américains. Elle a pu traverser l'Atlantique et toucher Cuba, sans encombre. La flotte espagnole n'est pas de force à lutter avec la flotte américaine. Les Espagnols en cachant parfaitement leurs mouvements déroutent sans cesse et choquent les Américains qui sont accoutumés à une besogne expéditive.

Cette guerre aussi imprévue que peu fondée menace d'être longue et meurtrière. Elle engendre de plus des complications qui font craindre une conflagration plus générale encore.

**LES ANTILLES.** Ces îles sont avantageusement situées à l'est de l'Amérique centrale. L'une des îles Bahama, Guanahani ou San Salvador, est la première terre américaine qui a été touchée par Colomb, le 14 octobre 1492.

Distinguons, pour l'intelligence des faits :

1o Les ANTILLES ANGLAISES : la *Jamaïque*, ( cap. Kingston ), les *îles de Bahama*, la *Dominique*, *Sainte-Lucie*, *Saint-Vincent*, la *Barbade*, *Grenade*, *Tabago*, la *Trinité*. 1,250,000 habitants.

20 Les ANTILLES FRANÇAISES : la *Martinique*, ( dont les villes principales : *Fort de France*, cap., et *Saint-Pierre* ) ; la *Guadeloupe* ( villes principales : *Basse-Terre* et *Pointe à Pitre* ) ; *Saint-Barthélemy*, la *Désirade* et *Saintes*.

30 Les ANTILLES DANOISES ET HOLLANDAISES : *Saint-Eustache*, *Saba*, *Curacao*, *Oruba*, *Saint-Jean*, *Saint-Thomas*, *Sainte-Croix*. 32,000 habitants.

40 Les ANTILLES ESPAGNOLES : *Cuba* et *Porto-Rico*. 2,450,000 habitants.

**CUBA.** Cette île est très longue et très étroite. Une chaîne de montagne la *Sierra Maestra* domine la partie sud-est. La *Havane*, capitale, aussi peuplée que Montréal, possède un excellent port.

L'île comprend l'archevêché de *Saint-Christophe* de la *Havane* et le diocèse de *Santiago*. La population est très religieuse. Les cendres de *Colomb* reposent dans la cathédrale de la *Havane*.

Les principales villes de *Cuba*, après la *Havane* sont :

*Matanzas*, *Santiago*, *Cienfuegos*, *Cardenas*, villes maritimes, ayant chacune, au moins, 26,000 habitants. On remarque au centre *Puerto-Principe*.

Les blancs sont en majorité.

**PORTO-RICO.** Son sol est montagneux. La population blanche l'emporte aussi sur la population de couleur. Le climat est assez salubre. La capitale est *San Juan*, siège d'un évêché, 25,000 habitants. On y remarque encore *Arecibo*, 12,000 habitants et *Mayaguez*, 22,000 habitants.

---

## RECOMMANDÉS

*Le Petit Mois du Sacré-Cœur*, 10 centins l'exemplaire. S'adresser au Révd Frère Jude, No 85, rue Vernon, Boston, Mass.

*Prières et cantiques*, par le R. P. Palice, 75 centins. Adresse ci-dessus.

Les *Annales de la bonne sainte Anne* ont maintenant les proportions d'une grande revue. La bonne sainte Anne méritait depuis longtemps cet honneur.

On dit beaucoup de bien et avec raison des *commentaires* de M. l'abbé L. A. Paquet, sur la *Somme de saint Thomas d'Aquin*.

Très intéressant la biographie du *Frère Louis* par l'abbé Charles Trudelle.

*Musica Sacra*, revue. Chaque numéro est accompagné de 4 pages de musique pour orgue ou harmonium. Excellente publication, \$1.60 par année.

*L'Enseignement Primaire*, Québec.

*La Famille*, Masson, ( Labelle ).

*Le Mouvement catholique*, Trois-Rivières.

---

## PETITES NOTES

Aux Etats-Unis, onze millions d'enfants ne reçoivent aucune instruction religieuse.

Au mois d'août 1898, il y aura à Houffleur une exposition normande-canadienne.

On a commencé à Québec les fondations du monument Champlain.

## L'ART DE GOUVERNER SA LANGUE

Préférer écouter que parler, — car mieux vaut se taire que parler ; — et parler moins que plus, — et bien que beaucoup, — et à propos que souvent.

Réfléchir avant de parler.

Savoir parler par son silence.

Retenir sa langue quand le cœur est ému.

Se taire quand on se sent trop d'envie de parler.

Parler après les autres, — jamais contre les autres, — toujours bien des autres, — jamais pour s'excuser, toujours avec modestie, — jamais contre la vérité, — toujours avec discrétion, — jamais par humeur.

Quand la vanité s'y mêle, purifier son intention.

Ne parler ni trop haut ni trop bas.

Ne s'informer de rien par curiosité.

Laisser au monde parler du monde.

Ne se plaindre de rien, ni des personnes ni des choses.

Ne point parler de soi ni des siens ; — peu de ses œuvres, peu de ses peines, et encore à peu de personnes.

Point de paroles inutiles ; — mais savoir dire des riens en récréation, et intéresser tout le monde, — disant tout devant Dieu et pour Dieu.

“ Si quelqu'un ne fait point de faute en parlant, c'est un homme parfait ”.

---

## UNE GERBE DE PENSÉES

Le mensonge décèle une âme faible, un esprit sans ressources, un caractère vicieux.

Se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau

de son ennemi ; la lui pardonner, c'est s'élever fort au-dessus de lui.

La chance attend toujours que quelque chose arrive : le travail, avec des yeux alertes et une forte volonté, fera arriver quelque chose. La chance s'étend dans un lit et voudrait que le postillon lui apporte un héritage ; le travail se lève à six heures et, soit avec une plume active ou un marteau retentissant, pose les fondations d'une agréable aisance. La chance se lamente, le travail siffle ; la chance se fie au hasard, le travail au caractère.

L'orgueil est une pyramide dont la pointe est un niais.

Les plaisirs sont comme les aliments : les plus simples sont ceux dont on ne se dégoûte jamais.

La vie est une suite d'expériences dont la dernière, la mort, est la seule concluante.

Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car pour épouser une savante il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, au lieu que pour épouser une coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun.

Parler beaucoup et bien, c'est d'un homme d'esprit — beaucoup et mal, c'est d'un étourdi — peu et bien, c'est d'un sage — peu et mal, c'est d'un sot.

C'est le supplice des parvenus de la politique de se sentir inférieurs à ceux qu'ils ont le droit d'opprimer.

Les indécis, peuples ou individus, ont les inconvénients de tout et ne bénéficient de rien.

Celui-là seul qui n'aurait jamais commis une faute aurait le droit d'être un censeur sévère de la conduite des autres, mais un homme de tant de vertus aurait certainement celle de l'indulgence.

L'impertinence est une arme dangereuse ; on s'égratigne quelquefois en égratignant les autres.

PASQUIN.

---

Tant vaut la prière, tant vaut la vie ! disait le Père de Foresta.

---

## Les Cerises

Il était environ trois heures après midi. Tout à coup on sonna à la porte de la rue. La mère regarda par la fenêtre, et aperçut un officier de hussards qui s'était arrêté devant la maison. " Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, cet officier est des nôtres ". Alors la petite Caroline court ouvrir la porte, et sa mère la suit. " O Dieu ! dit l'officier, qui en attachant son cheval remarquait leurs larmes et leur pâleur, vous êtes bien effrayées ; mais rassurez-vous, le danger est passé, et vous pouvez être tranquilles, il n'y a plus rien à craindre : l'incendie est même presque éteint ; M. le bailli reviendra bientôt. En attendant, je vous prie de me procurer quelques rafraichissements, ne fût-ce qu'un morceau de pain et un verre d'eau, si vous n'avez rien autre chose à me donner ".

Il entre, pose son sabre dans un coin, et s'assied en essuyant son front tout couvert de sueur. " Cette fois, dit-il, l'affaire a été chaude ; mais, grâce à Dieu, nous avons vaincu ".

Un ange descendu du ciel n'eût pas répandu une plus grande joie dans la maison du bailli que l'apparition et les paroles rassurantes de cet officier. La mère descendit à la cave, où restaient encore quelques bouteilles de vieux vin du Rhin, qu'on avait eu soin de cacher si bien

dans le sable, que l'ennemi n'avait pu les découvrir. Elle s'empressa d'en monter une, et y joignit du pain de seigle, s'excusant de n'avoir rien de mieux à offrir. " Cela me suffit, répondit l'officier en rompant le pain et le mangeant avec appétit : c'est la première nourriture que je prends aujourd'hui ".

La petite Caroline courut au jardin pour cueillir à son arbre favori des cerises bien mûres, qu'elle apporta sur une assiette de porcelaine fort propre. " Comment ! des cerises ! s'écria l'officier ; c'est dans ce moment un fruit bien rare, surtout dans cette contrée, où tout a été pillé et saccagé. Par quel miracle avez-vous pu les conserver ?

— Ces cerises, répondit la mère, proviennent d'un très petit arbre que mon mari a planté le jour de la naissance de notre fille, au milieu d'un parterre de fleurs. Ce sont les premiers fruits que porte cet arbre. Comme il est très bas, et, pour ainsi dire, perdu dans un cercle de fleurs à haute tige, l'ennemi, d'ailleurs assez occupé, ne l'aura point aperçu.

— Et vous vous privez de ces cerises pour me les apporter, mon aimable enfant ! s'écria l'officier, touché de cette action, en s'adressant à Caroline. Oh ! non, je ne puis les accepter ; elles sont pour vous : ce serait un péché de vous en prendre une seule.

— Nous sommes heureuses d'avoir à les offrir aux généreux défenseurs de la patrie, qui n'hésitent pas à verser leur sang pour nous ", répondit Caroline, et à ces mots des larmes coulèrent de ses yeux. " Acceptez-les toutes, Monsieur, je vous en prie ".

Alors, pour ne pas contrarier cette aimable petite, l'officier prit quelques cerises et les trouva délicieuses. Mais à peine les avait-il goûtées, que le son des trompettes retentit dans le village. " C'est le boute-selle, dit-il en se levant et ceignant son sabre ; il faut partir, je ne puis rester un moment de plus ".

La femme du bailli lui versa pourtant encore un verre de vin et le força de le boire, tandis que la jeune fille se hâta d'envelopper les cerises dans une feuille de papier blanc et le supplia de les emporter. " Il fait très chaud, lui dit-elle, et ces fruits seront un léger rafraîchissement.

— Mais je ne sais vraiment où les placer, répondit

l'officier ; je n'ai pas une seule poche vide, je porte sur moi tout ce que j'ai, et, voyez, je suis chargé comme un mulet.

— Allons, dit Caroline, cette poignée de cerises trouvera bien une petite place”. Et elle le pria avec tant de grâce et d'instance, qu'il tira d'une de ses poches un portefeuille, le plaça sur sa poitrine, sous le gilet, et mit les cerises dans la poche vide.

“ En vérité, dit-il avec une visible émotion, c'est pour l'homme de guerre, auquel on n'accorde souvent qu'à contre-cœur les choses de première nécessité, un suprême plaisir de rencontrer parfois des personnes si aimables et si bienveillantes. Je regrette de ne pouvoir demeurer ici plus longtemps. J'aurais bien désiré de pouvoir laisser à cette charmante petite un léger souvenir de moi ; mais en ce moment je ne possède rien, absolument rien ; je ne puis donc que vous remercier de l'accueil gracieux que vous m'avez fait et des rafraîchissements que vous m'avez offerts avec tant de bonté”. Puis, s'élançant sur son cheval, il fit encore un signe d'adieu à Caroline et à sa mère, et partit au galop.

La joie qu'éprouvaient les bons habitants du village de Rebenheim de voir les calamités de la guerre s'éloigner de leur contrée fut de bien courte durée ; car les opérations militaires se rapprochèrent de nouveau de leurs campagnes. En effet, quelques semaines après, un combat sanglant se livra encore devant le village, dont toutes les maisons, et celle du bailli comme les autres, furent réduites en cendres. Cette estimable famille avait presque tout perdu : en pareille circonstance on s'estime encore heureux de conserver la vie : le bailli, sa femme et sa fille s'éloignèrent de ce lieu de désolation et s'en allèrent à pied, les yeux baignés de larmes, non sans retourner souvent la tête pour jeter un dernier regard sur les ruines encore fumantes de leur demeure autrefois si paisible.

Toute la contrée était tombée au pouvoir de l'ennemi. Le brave bailli, qui de tout temps s'était montré zélé patriote et fidèle à son prince, ne pouvait plus espérer d'obtenir aucun emploi sous l'administration du vainqueur. Il se rendit donc avec sa petite famille dans une ville éloignée, où ils eurent beaucoup à souffrir de la misère. Le prince avait été obligé lui même de prendre

la fuite, et ne pouvait rien faire pour eux. Le bailli chercha et parvint à gagner quelque chose en copiant des actes pour les avocats ; sa femme se mit à faire des robes et des broderies, et leur fille Caroline, qui montra bientôt beaucoup de talent et un goût exquis dans les travaux d'aiguille, aidait ses parents de toute son activité ; de cette manière ces gens estimables pourvurent encore honorablement à leur existence, sans être à charge à personne.

Une comtesse, Mme de Buchemain, qui demeurait depuis quelque temps dans la ville, ayant entendu vanter les talents de Caroline et de sa mère pour tout ce qui concerne la confection de la toilette, leur donna sa pratique et leur procura beaucoup d'ouvrage. Un jour cette dame ayant commandé un beau chapeau orné de guirlandes et de fleurs artificielles, Caroline alla le lui porter à l'instant fixé.

La femme de chambre, ne pouvant la faire entrer sur-le-champ, la pria d'attendre jusqu'à ce que Mme la comtesse eût déjeuné : " Cela se prolongera peut-être un peu plus que de coutume, ajouta-t-elle, parce que madame est en famille, sa sœur étant venue lui rendre visite avec son mari et ses deux demoiselles ".

Cependant la femme de chambre prit le chapeau et alla le montrer à sa maîtresse. Quelques instants après elle revint, et dit à Caroline : " Ces dames en sont enchantées ; elles désirent vous parler, venez avec moi ".

Elle la conduisit au jardin, où la comtesse était avec sa société assise sur un berceau, et où Caroline vit les deux jeunes demoiselles étrangères encore occupées à admirer le chapeau qu'elle avait fait. Leur mère, sœur de la comtesse, lui adressa des compliments flatteurs sur la perfection et le bon goût de son travail, et lui commanda trois chapeaux semblables pour elle et ses deux enfants.

La comtesse aussi la combla de félicitations, puis ajouta : " Ce chapeau et les fleurs qui le décorent sont charmants, il est vrai, et ce travail est admirable ; mais ce que, moi, je trouve encore plus digne d'admiration, c'est la vertueuse conduite de cette jeune personne ". Alors elle se mit à raconter tout ce qu'elle savait sur les malheurs et la position de son aimable Caroline, comme elle la nommait, et sur le zèle infatigable avec lequel

elle travaillait pour ses estimables parents. Le comte et son beaufrère, le colonel d'Olme, ayant entendu une partie de la conversation, entrèrent alors dans le berceau. Le colonel était un bel homme, vêtu d'un brillant uniforme et décoré de plusieurs ordres. A peine eut-il compris de quoi il s'agissait, qu'il s'approcha de Caroline, et, après l'avoir considérée attentivement, il s'écria : " Juste Ciel ! n'êtes-vous pas, dites-moi, la fille du bailli de Rebenheim ? Mais c'est que vous avez tant grandi, que je ne vous aurais jamais reconnue ! et cependant nous nous reconnaissons d'ancienne date ".

Caroline, fort surprise, ouvrait de grands yeux, les fixait sur ce monsieur étranger, et se sentait rougir.

Mais lui, la prenant amicalement par la main, la présenta à son épouse en disant : " Regarde, Amélie, voilà cette jeune demoiselle qui, il y a dix ans, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, me sauva la vie.

— Comment cela est-il possible ? répliqua Caroline, de plus en plus étonnée.

— Oui, oui, Mademoiselle, cela est très possible ; ne vous souvient-il donc plus de cet officier de hussards qui arriva un jour tout exténué de fatigue devant votre maison à Rebenheim, qui vous demanda quelques rafraichissements, et auquel vous donnâtes si obligeamment vos cerises ?

— Ah ! c'est vous, Monsieur ? s'écria Caroline ; et son visage prit aussitôt une expression de joie. Dieu soit loué ! vous êtes encore en vie ; mais je ne conçois pas comment j'ai pu contribuer à sauver vos jours.

— Sans doute vous ne pouviez pas savoir quel important service vous me rendiez en me forçant d'emporter vos cerises ; mais mon épouse et mes enfants le savent bien, car je le leur écrivis aussitôt. Certes, ceci est un des évènements les plus mémorables de ma vie.

— Et de la mienne aussi, s'écria son épouse, qui se leva aussitôt et vint presser Caroline dans ses bras avec une très vive émotion.

— Mais tout cela est encore un secret pour mon mari et pour moi, dit la comtesse de Buchenain. Seriez-vous assez aimable, mon cher beau-frère, pour nous en faire le récit ?

— Très volontiers, répondit le colonel ; l'histoire d'ail-

leurs n'est pas longue. Mourant de faim et de soif, j'arrivai à bride abattue devant la maison qu'habitait le père de mademoiselle, pour y mendier, à vrai dire, un morceau de pain et un peu d'eau fraîche. Mademoiselle et sa mère m'offrirent tout ce qu'elles avaient, tout ce que dans la misère générale elles auraient pu réserver pour leurs propres besoins. La bonne Caroline dépouilla entièrement son petit arbre favori pour m'en offrir les fruits et me rafraîchir : c'étaient d'excellentes cerises, en vérité ! et peut-être les seules qu'il y eût dans toute la contrée. Mais l'ennemi ne me laissa pas le temps de les manger ; la trompette sonna, il fallut aussitôt remonter à cheval.

“ Cependant l'aimable Caroline, qui était alors la petite Caroline, me contraignit par les plus vives instances à emporter le reste des cerises ; je ne savais où placer ces fruits. Enfin je les mis dans une poche d'où je tirai mon portefeuille, que je glissai sous mon gilet contre ma poitrine. Je rejoignis ensuite mon régiment, et nous rencontrâmes l'ennemi, qui, déjà repoussé une fois, revenait encore nous attaquer. En exécutant à la tête de mes hussards une belle charge, nous tombâmes dans une embuscade. Un voltigeur caché derrière une haie m'adressa son coup de fusil. Le gaillard avait bien ajusté : la balle me frappa droit à la poitrine, mais précisément à l'endroit où se trouvait mon portefeuille, qu'elle ne put percer. Sans ce portefeuille, ma foi, c'en était fait, j'étais percé d'outre en outre. Et maintenant dites-moi si ce n'est pas la providence de Dieu qui s'est servi de la main de cette aimable demoiselle pour m'arracher à la mort. Sans les instances de Caroline, je n'aurais pas emporté les cerises, je n'aurais pas imaginé de placer sur ma poitrine mon portefeuille, et la balle qu'il a repoussée m'aurait infailliblement envoyé dans l'autre monde. C'est donc à vous, chère demoiselle, que mon Amélie doit de ne pas être veuve, et mes enfants de n'être pas orphelins ; c'est à vous que je dois de me trouver encore ici tranquillement au sein de ma famille et de jouir des charmes de la vie ”.